

Infanterie-Regts. etc., Herrn Freiherrn von Beaufort, welcher bei dem abgehaltenen Regimentsappell das Mitgefühl seiner Untergebenen auch für Grevenmachers Abgebrannte so zu fesseln wußte, daß bei jedem resp. Bataillon vom Chef bis zum letzten Soldaten für jene eine bedeutende Summe freiwillig zusammengeschossen und der Gesamtbetrag von ungefähr 1000 Franken auf der Stelle an den Ort seiner Bestimmung abgesandt wurde.»

An Dank ernteten die Trierer und besonders Haw genug. Schon am 20. November dankte die Verwaltung von Grevenmacher Herrn Haw in einem längeren französischen Schreiben, das von den Herren Müller, W. Bech, T. Lahr, Heß, Beving und J. B. Knaff unterschrieben ist. «Unsere unglückliche Stadt,» so schreiben sie unter anderem, «hat erprobt, wie wertvolle Nachbarn Sie, Herr Oberbürgermeister, und die Bewohner von Trier sind, wenn ein großes Unglück eingetreten ist. . . Die Dienste, die Sie uns geleistet haben, werden für immer in unseren Herzen eingegraben bleiben.» Und in einem kürzeren deutschen Schreiben vom 21., unterzeichnet von W. Bech, Müller und Friedrich Schorn, lesen wir die Worte:

«So wie das Andenken an diese Trauer-Catastrophe uns immerwährend im Gedächtnis bleiben wird, eben so wird die reinste und herzlichste Dankbarkeit gegen die Edlen in unseren Herzen nie erlöschen, welche so viel für unsere Rettung taten.» Nicht minder ehrenvoll für Haw ist endlich ein Schreiben des damaligen Niederländischen Gouverneurs von Luxemburg, Staatsrat Exz. Willmar.

So bedeutungsvoll für die armen Grevenmacherer das Eingreifen der Trierer Hülfe und besonders das des Oberbürgermeisters Haw war, eines bleibt zu bedauern: man kann aus Haws Bericht nicht entnehmen, was an Vorbereitung für solche Fälle damals greifbar in Trier vorhanden war, ob man also in gewissem Sinn von einer Feuerwehr sprechen kann. Man möchte sagen, es müsse etwas derartiges vorhanden gewesen sein, da der Oberbürgermeister doch nicht gut in der Nacht die einzelnen Leute in Trier erst suchen lassen konnte. Wie dem aber auch sei, unseren Luxemburger Nachbarn gegenüber möge das Vergilische Wort gelten:

et haec meminisse iuvabit!

A TRAVERS LE GRAND-DUCHÉ

par JULES DE LA SYR

(Voir l'«Illustré Luxembourgeois» depuis le N° 8 du 25 avril 1931.)

Un remède légèrement palliateur consistait dans l'achat en masse de céréales et de bétail pour l'armée, ce qui procurait un profit matériel mais inéquivalent à la population. Insensiblement et jusque dans les derniers temps, la vente du bétail, de la terre et de ses produits se faisait sur la base de la monnaie d'or de 20 fr. et de sa principale subdivision, la pièce de 5 fr., appelées chez nous *napoléons* et *pièces* (Steker). De même, les serviteurs, à la campagne, étaient engagés pour toute l'année contre autant de *Steker*, 2 paires de souliers, un costume, 4 chemises, une casquette, un fichu etc. Alors que, depuis longtemps, on payait en thalers ou en marks, on marchandait encore les prix avec des napoléons. Il y a encore, de par le pays, des *arbres*, des *chapeaux*, des *jardins* dits de Napoléon (aux environs de Fischbach, Clervaux, Bourscheid, Brandenburg, Diekirch, Grevenmacher), de même que la Place Guillaume s'appelait primitivement Place Napoléon, après que, lors de sa visite enthousiaste de 1804, Napoléon eut fait cadeau à la ville du Couvent avec église et jardin des Franciscaïns, et qu'il en fut sorti une place publique. J'ai indiqué ailleurs l'influence que cette époque remarquable exerçait sur notre patois. — En quittant le monument, on descend lentement le long de l'arrête du plateau, admirant à droite, à gauche et en face les beaux édifices et le parc, et l'on arrive devant l'église à deux tours, les écoles, la justice de paix, la mairie et les restes du fameux château fort. Le portail de l'église porte cette inscription: «Claravalenses aedificaverunt A. D. MCMX.» Les personnes qui s'intéressent aux détails de l'histoire de Clervaux et des environs consulteront la brochure que feu M. Emile Prum a publiée en 1913 dans les deux langues et que, si mes souvenirs sont exacts, la Commission d'instruction a recommandée comme livre de prix et de lecture. Du comtat de Clervaux, je note seulement quelques données qui concernent précisément la période dont nous parlons. Le comte Félix de Lannoy alla présenter ses hommages à l'empereur Napoléon et conduisit ses deux fils à la Cour de Paris. Lorsque l'un de ces deux fils, le comte Adrien, qui n'avait pas d'enfant, léguait toute sa fortune à sa femme, son cousin, Napoléon de Lannoy, le filleul de l'empereur, attaquait

vainement le testament, et le château et les autres propriétés passèrent à la famille de la comtesse, entretemps décédée. — Nous descendons enfin complètement dans la rue principale de Clervaux, et nous nous trouvons, après cette intéressante matinée, devant l'hôtel à l'enseigne connue et éprouvée, où nous entrons et d'où nous sortons trop tard pour pouvoir, aujourd'hui encore, décrire le monument de Dalheim, ce qui sera fait prochainement. Il reste tout juste assez de temps pour répéter une anecdote que j'ai entendu raconter ces jours-ci. Un pensionnaire de l'État demandait au chef de service une invitation pour le Te Deum du 23 janvier. La réponse négative s'excusait par l'allégation que, autrement, deux autres invitations devaient être nécessaires. Le solliciteur éconduit se joignit à un autre groupe plus hospitalier et y retourna à la seconde occasion aussi. Je m'étonne un brin de la démarche mais la réponse donnée n'est pas de nature à surprendre.

J'ai promis de parler aujourd'hui du monument que l'État grand-ducal a fait ériger en 1855, en souvenir du camp romain qui existait prétendument sur la hauteur de Dalheim. Je ne sais si je dois me borner à décrire tout simplement le monument tel quel, ou bien si je m'occuperai aussi des controverses suscitées par des affirmations contradictoires. J'estime qu'il faut, pour le moins, mentionner l'opinion qui prétend qu'au lieu d'un camp, il y a eu à Dalheim une station (*mansio*, *tabernae*), ou un relais (*mutatio*, *stabulum*) ou un village (*vicus*). La chose est effectivement discutable sur la base des antiquités trouvées, respectivement non trouvées (armes) à l'endroit. A ce sujet, il importe de ne pas perdre de vue non plus que, d'un espace de plusieurs hectares, 23 ares seulement ont été systématiquement explorés en 1851—1855, et que les découvertes numismatiques et les immenses substructions de nature différente mises à jour renseignent, à vrai dire, deux établissements distincts, dont le dernier, un centre de paisible colonisation gallo-romaine, à en juger par les monnaies qui ont été le plus récemment recueillies, fut détruit sous Valentinien III par les Huns, après la destruction de Trèves et avant de faire subir le même sort à Metz. Les survivants allèrent s'établir dans la vallée, au pied de la colline qu'avaient occupée